

Bogomil Djuzel

Poèmes

Traduits du macédonien
par Maria Bežanovska Levavasseur

Bogomil Djuzel, né en 1939, est peut-être le meilleur représentant du courant de la poésie macédonienne qui donne une priorité décisive à l'épique sur le lyrique, et au cérébral sur l'é-motif.

Licencié de langue et littérature anglaises, il est journaliste, dramaturge, essayiste et travaille actuellement à la Bibliothèque de l'Université de Skopje.

Il est l'auteur des ouvrages suivants :

Poèmes : *L'épique au vote* (manifeste poétique paru en 1960, en collaboration avec Radovan Pavlovski) ; *Hydromel* (1960) ; *La Rose alchimique* (1963) ; *Porteurs de la paix* (1965) ; *Odyssée en enfer* (1969) ; *Un Puits dans le temps* (1972) ; *La Roue de l'année* (1977) ; *La Réalité est tout* (1980) ; *L'État de siège* (1981).

Pièces de théâtre : *Adam et Ève* (1970) ; *Iov* ; *Aleksiade* (1978).

Essais : *Histoire comme une marâtre* (1971) ; *Maison le monde entier* (1975).

Écrits de voyage : à travers l'Irlande ; à travers l'Amérique.

Traductions : poèmes de Thomas Stearns Eliot ; Vistan Hju Odn ; Shakespeare : *Macbeth*, *Le Roi Lear*, *Hamlet*.

Anthologie de la poésie américaine contemporaine.

Les poèmes de Djuzel sont traduits en une vingtaine de langues. Il a participé aux Festivals internationaux de poésie à Rotterdam (1977) et à San Francisco (1980).

A l'exception des deux premiers, tous les poèmes proviennent de *l'État de siège* (OPSADA ; Skopje, 1981).

M.B.

PAYSAGE

La terre a frappé fort de son front
je sors débraillé sur les chaumes
et je me mets avec les chevaux fous à me balancer
ils sont deux, un blanc et l'autre noir
sang qui sort et sang qui tonne dans les veines
je permets aux langues des vaches rouges de me lécher
d'un amour vrai j'ai un cerf à quatre pattes
et je sais, je me retrouverai seul cloué par des cornes sur un buisson
puis je sautille et crie comme un crâne
la mort aux cheveux verts me poursuit dans les prés
non, la lune est le seul couteau que je veux dans mes entrailles
comme un fuseau qui bobine tout autour de lui, qui file
et qui s'il faut emportera tout un arbre de chagrin
et le fera flotter comme un drapeau très haut au-dessus des têtes
héï, je vois, je vais faire une sottise
aveugle, je soufflerai dans ma flûte pour écarter le ciel
non, je ne suis pas fait pour ce monde
tais-toi idiot. De la colline descend un paysan enflammé.

JÉRÉMIE

On dit que le vrai nom du pape
Bogomil était Jérémie

Ce matin encore il arriva sur une jument
lui, le grand Cavalier du ciel
avec la mort dans la gorge
les morts n'ont pas besoin de cils
les morts n'ont pas besoin d'habits
habille-toi mon Jérémie
roi non-couronné des morts
et chante jusqu'au sang comme seul tu le sais
Je suis Jérémie, qui d'autre que Jérémie
dans l'ombre de la terre je languis
Jérémie
Jérémie
mon pauvre Jérémie qui pleure

MAISON

Je me suis dit tant de fois
Il faut en finir avec les choses à la maison
Il faut tout brûler sans rien laisser

Puis
J'ai tourné en rond comme une mouche ahurie
autour des villes lumières du monde

La nuit
Lorsque s'engourdissaient toutes lumières et sens
La racine (qui encore hier craquait succulente sous les dents)

M'attirait
Afin que je lui revienne en rejeton
La tête empalée sur un pieu

CHUTE

Je suis tombé, ai perdu mes yeux —
qui roulèrent dans la poussière
et se mirent à tout noter

combien de rats se multiplièrent dans la boue du Vardar
combien de vers dans les cadavres qui marchent vivants
combien de poux dans la sueur cueillie du peuple
et combien de vers luisants d'incendies balkaniques

L'éclair est la première étincelle de la vie
et l'ancêtre de toutes les étincelles —
même emprisonné dans la pierre
il est l'étincelle de l'œil dans le silex

Les yeux devinrent des larmes du soleil —
les rayons qui en sortirent
traversèrent tout l'espace et revinrent
et nous vîmes notre but — notre nuque

Il n'y a pas de chute ni d'envol
tout n'est que mouvement dans un espace libre
et si je suis tombé et j'ai perdu mes yeux
cette chute fut, du moins, d'une hauteur qui me convient

*

La liberté que l'on garde si jalousement
de l'ennemi
peut se faner seule à la maison
comme une vieille fille

Elle est un mot sur papier parmi les lois
et reste inutilisable

Ses parents — législateurs
la gardent à la maison

afin qu'on n'en abuse pas
et la lâchent parmi les gens
seulement
sous l'œil des gardes du corps vigilants

Mais un jour elle se sauvera de la maison
Car pleine de désir du monde
elle est une pute née

*

Les temples construits de paroles fausses
tomberont d'eux-mêmes
et les hommes s'en détourneront

Car les paroles sont l'outil
qui incruste une pierre dans une autre
qui éboule même un rocher

Mais qui est celui qui trouvera de telles paroles
nouvelles et inconnues
qui seront la fondation d'une nouvelle construction

*

Les gens déracinés de leur foyer
errent à la recherche de la graine
que personne ne profère

Les menteurs crachent les peaux
pensant que l'estomac est leur foyer
et la patrie leur propre village

Mais qu'ils continuent seulement de s'enflammer
ils seront écrasés par leurs propres bâtisses
lorsqu'elles tomberont

Quel est le Mot qui les secouera ?
Sûrement pas le mot de Dieu du haut
mais cette graine à l'intérieur de la pierre

Le mot-graine est tout puissant
qui picoré par les oiseaux peut voler
et revenir dans un poème

C'est cette graine qui rendra fertile
le ventre de la Pute Babylonienne
la liberté

Corfou, 1976

*

Le mot qui me vient
est un fruit mûr et gratuit
sur le marché de l'été

Il ne faut pas le garder en mémoire
car il y sèchera
comme dans un herbier

Il faut le chasser comme un papillon
sans toucher aux ailes —
le pollen tendre est son sens

Pourquoi alors l'incruster dans une pierre ?
Pour qu'il découvre sa carapace ?
Il est pierre d'ailleurs lui-même

Pierre sur pierre
mot sur mot
suffisant pour marquer ce lieu

*

Ah les lieux qui se souviennent de moi !
Voilà la Grande Mémoire !
Mais ils ne se souviennent pas que de moi
mais de tous ceux qui y ont mis le pied

Ils savent aussi mépriser l'histoire
pour l'amour de l'instant éphémère
pour la belle qui ne passera qu'une fois
avec le soleil entre les jambes

Ianina, 1976

*

Son ventre est un vide cosmique
au feu insatiable qui avale tout
Mais tu t'y es débattu
crucifié avant de naître

Elle n'est pas une femme stérile
elle a l'accouchement difficile —
ta barque s'est cassée
sur la ravine de la Voie Lactée

Port Rach, Irlande 1976

*

Dans ton pays démocratique
les quartz sont des citoyens libres
le silex est le révolté contre les dieux
condamné à briller d'entêtement éternel
les étoiles sont les seins de nourrice
la lune la blessure qui guérit

Ton monde a été créé
non pas selon le mot-ordre d'un dieu
mais du mot né dans le cœur
toute langue dehors et qui glisse sur le corps
pour que tu puisses sentir le monde créé
de tout ton corps et le lécher de ta langue

Qu'importe si doux-amer ou vaincu par la poudre
tu dois avaler tout sur ton chemin
hommes ou dieux, fronts ou briseurs de fronts
Tu es la lueur de magnésium de l'éclair
qui surgira, photographiera et fixera tout dans la mémoire
puis s'effritera en poussière d'obscurité

Skopje, septembre 1976

(EXODUS)

Pas de vent — pas d'air
le lac étal et transparent comme une vitre
mais où est-elle ?

Elle se cache quelque part
ne pouvant s'enfuir
sa fosse est la terre large
et son filet le ciel clair
où elle s'agite
nue et invisible

Elle rejette peut-être sa vieille peau
et renaît dans le cocon
de ce doux soleil d'automne

*

Pas de vent mais de l'air — enfin
et soudain la mort des eaux
est-ce le parler des feuilles ou les papiers
des restes de l'été sur la plage

Comme si les arbres émettaient
une musique à peine audible
bruit du gravier
chanson du sable

Bientôt elle rugira comme une lionne peut-être
ivre de soif de sang
le vin sera pour elle de nouveau le sang du sacrifice
et notre crâne sa coupe

Puis rassasiée de la viande hachée des vivants
elle redeviendra une âme d'enfant
pour dire oui ! simplement à tout ce qui existe
comme une roue qui tourne par elle-même
sans peur du monde qui est la peur de la mort

Mais lorsqu'elle est prête à fleurir
on la tue ou on la sacrifie
pourtant elle continue d'exister
non pas seulement pour sauver l'homme
mais tout ce qui prononce son nom comme maintenant
les feuilles, les papiers et les décombres
afin que le rien devienne le tout

Ohrid, le 2 octobre 1976